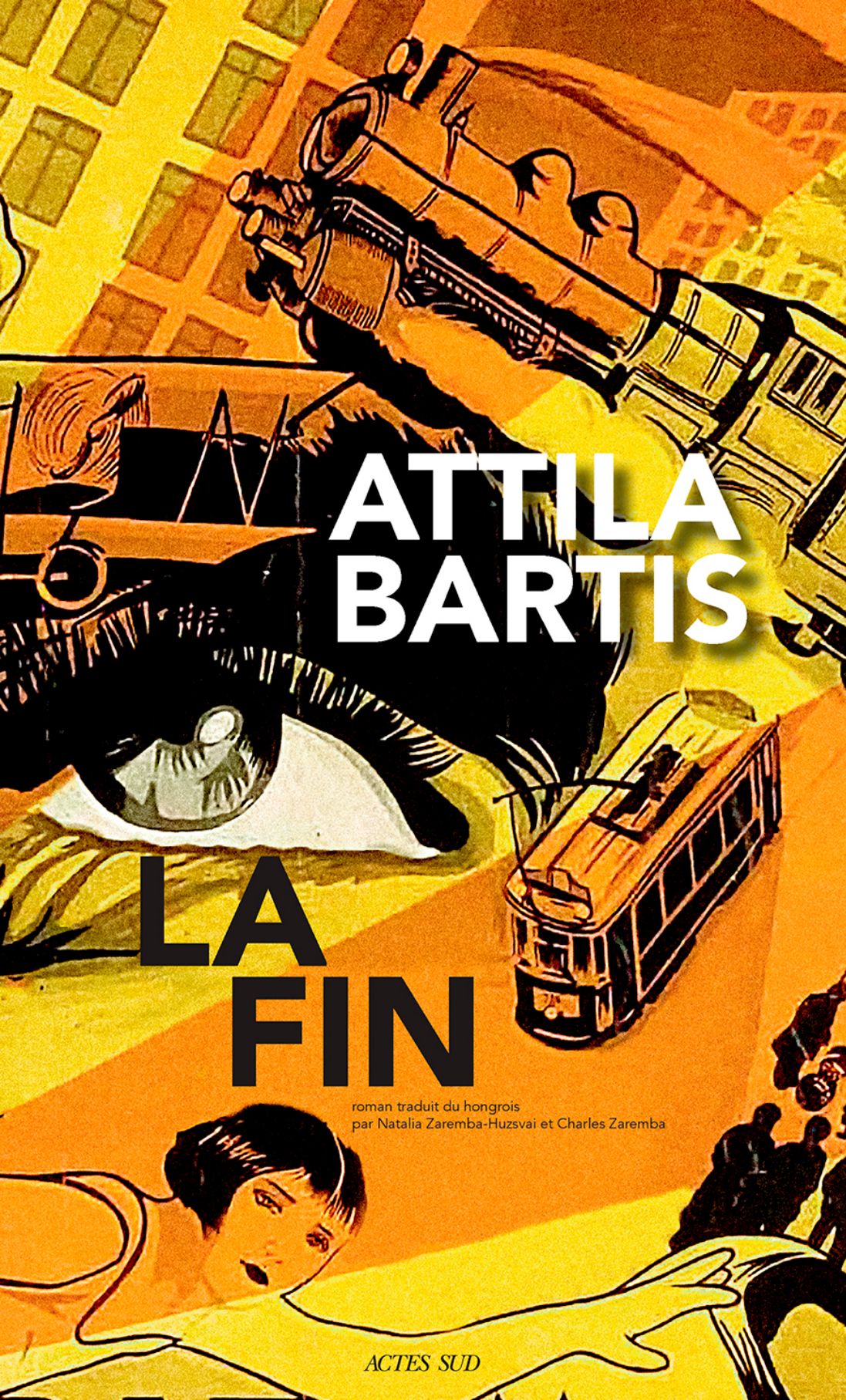


ATTILA BARTIS

LA FIN

roman traduit du hongrois
par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA TRANQUILLITÉ, Actes Sud, 2007.
PROMENADE, Actes Sud, 2009.

Illustration de couverture : Affiche du film *L'Homme à la caméra* (détail), 1928,
Archives russes, Moscou

Ouvrage traduit avec le soutien
de la Fondation hongroise du livre

Titre original :
A vége
Éditeur original :
Magvető, Budapest
© Attila Bartis, 2015

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16193-4

ATTILA BARTIS

La Fin

roman traduit du hongrois
par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba

ACTES SUD

Achète berceau, même d'occasion.
Petite annonce parue
dans le *Marosvásárhelyi Népújság*.

PREMIÈRE PARTIE

Samedi, à l'aube, alors que je me rendais à l'aéroport, le brouillard ne s'était pas encore levé. À l'endroit où le taxi tourne vers le terminal deux, au milieu des champs situés en bordure de ville, un chien noir gisait au milieu de la chaussée, en plein virage. Il tressaillait encore. Il avait dû être écrasé par la voiture qui fonçait devant nous. Le chauffeur a freiné et s'est arrêté sur le bas-côté. Il a asséné deux coups sur le front de l'animal avec un câble en acier qu'il avait sorti de sa veste, puis il l'a saisi par les pattes arrière et l'a traîné au bord de la route. En remontant dans le véhicule, il m'a dit, excusez-moi. Je lui ai dit, pas de problème.

Je m'appelle András Szabad, cinquante-deux ans, photographe. Assez connu. Plus précisément, très. Bien sûr, ce n'est pas une raison pour raconter sa vie.

J'allais à Stockholm pour y subir un examen.
Je ne fais plus de photos depuis deux ans. Depuis qu'Éva est morte.

En préambule, je dois encore préciser que je ne crois pas en Dieu. J'ai longtemps pensé autre chose, mais à présent, j'y vois clair. Bien sûr, cela ne dit rien sur Dieu, mais sur moi-même. Je n'ai pas la foi. Or l'espoir dépourvu de foi n'est rien qu'un calcul des chances. Et comme tous les calculs, il est un peu ridicule.

Par exemple : et si le médecin de Budapest avait confondu deux résultats ? Peut-être. Ou pas.

Malgré cela, je dois admettre qu'il existe en ce monde une sorte de providence, bien que je ne sois pas à même d'en situer à coup sûr la source en Dieu. Il se peut qu'elle soit plus puissante que nous, il se peut qu'elle émane de nous. Nul ne saurait le dire.

Kornél m'a dit de raconter ma vie, et que quand on porte un regard global sur le tout, les réponses arrivent toutes seules.

(Budapest, automne 1960)

À vrai dire, je n'ai gardé de cette époque que le souvenir de l'obscurité. Ou plutôt de la pénombre. Pile trois ans s'étaient écoulés dans cette pénombre depuis que j'étais arrivé avec mon Père à la gare de l'Est, qui sentait le goudron. Peu importait que le ciel s'éclaircisse le matin, la lumière ne rendait que plus visible l'intensité du gris. C'était une tout autre obscurité que celle qui avait baigné les trois années précédentes. Celles-là, on en connaissait la fin. Un document tamponné attestait de ces trois ans. Certes, il n'était pas écrit qu'une ombre sortirait de prison à la place de mon Père, ni que ces trois années feraient mourir ma Mère au moment où il apparaîtrait sur le pas de la porte. On savait qu'il y en avait eu trois. Et aucune loi de la nature, aucune formule inébranlable de physique n'était plus importante que cette certitude : Trois. Pour rien au monde, ma Mère ne serait morte durant la première ou la deuxième année. Trois, c'est trois. Il avait fallu attendre que mon Père, ou du moins son ombre, rentre à la maison.

On a trouvé le buffet de la gare, il s'est acheté des cigarettes, puis on est allés à pied jusqu'à cet immeuble. J'y habite encore la plupart du temps. Ses chaussures étaient trop petites. Ou plutôt, elles lui allaient bien à l'origine, mais ses pieds avaient enflé pendant qu'on faisait nos bagages, il avait du mal à marcher, même avec sa canne. J'ai voulu prendre sa valise, il ne me l'a pas donnée, préférant s'arrêter à chaque coin de rue pour souffler. Il connaissait la route, il était déjà venu ici, au moins, on n'avait pas à demander notre chemin.

Il y avait une ou deux personnes dans la rue, les magasins ouvraient. Le concierge sortait justement les poubelles. Mon Père le connaissait déjà, il me l'a présenté, puis nous sommes montés à l'appartement.

La serrure était grippée, il n'y avait pas de lumière dans l'entrée. Des ampoules nues de vingt-cinq watts pendaient aux plafonds. Elles étaient en état de marche. Il y en avait une de cent watts à la cuisine. Mon Père m'a demandé quelle chambre je choisissais. J'ai regardé par les fenêtres, elles étaient toutes orientées dans la même direction. J'ai dit peu importe, et j'ai pris la deuxième, celle où on se trouvait. Mon Père est allé chercher ma valise dans l'entrée. Il a hésité un instant, ne sachant où la poser, finalement il l'a laissée au milieu de la pièce. J'ai regardé l'immeuble d'en face. Une femme âgée arrosait ses fleurs derrière des rideaux en nylon.

Cela dit, l'appartement n'était pas tout à fait vide, les occupants précédents avaient laissé un matelas dans chaque pièce. Dans ma chambre, entre les deux fenêtres, se trouvait une table en formica avec une chaise, dans celle de mon Père, une armoire dont la porte était tombée. Et bien sûr, les deux poêles en faïence. Dans la cuisine, il y avait une gazinière de marque Otthon, un buffet rouge, également en formica. Tout comme le meuble sous l'évier. C'est la première chose que j'ai jetée après la mort de mon Père.

J'ai placé la chaise au milieu de la pièce, à côté de la valise. Je préférais m'asseoir là plutôt qu'à table. Ça m'appartenait davantage, en quelque sorte. Mon père m'a demandé s'il devait fermer la porte qui séparait les deux pièces. J'ai dit oui. Elle était à double battant, je l'ai aidé à abaisser le loquet. Une fois fermée, elle l'est restée.

Je l'ai entendu ouvrir sa valise. Puis pleurer. Puis s'arrêter et refermer la valise. Je ne l'ai plus jamais entendu pleurer.

Il m'a dit qu'il allait chercher du pain et de la charcuterie. Je lui ai dit, d'accord. Après avoir entendu la porte d'entrée se

refermer, j'ai attendu un peu avant de me décider à aller faire pipi. Un cafard a traversé la salle de bains à toute vitesse. J'ai éteint la lumière et préféré faire pipi dans l'évier de la cuisine. Puis j'ai laissé couler l'eau jusqu'à ce que mon père revienne avec le pain, deux cents grammes de cervelas et un plan de Budapest.

On a mangé dans ma chambre, car c'était là que se trouvait la table. Je m'étais installé sur la valise que j'avais redressée, mon père avait pris l'unique chaise. J'ai jeté les miettes avec les sachets dans les toilettes, puis mon père a étalé le plan et m'a montré où nous étions.

Rappelle-toi qu'on est parallèles au boulevard Lénine. Tu descends place du Sept-Novembre, tu prends l'avenue de la République-Populaire, en direction de la place des Héros. Tu peux aussi prendre le petit métro, mais ce n'est pas loin. Ou bien tu longes la rue Maïakovski. Szív utca, numéro huit. Huit, rue du Cœur. Si tu le gardes toujours sur toi, mon fils, tu ne vas pas t'égarer.

J'ai donc plié le plan et l'ai rangé dans ma poche. Je l'ai gardé pendant des années. Et je ne me suis pas trop égaré. Il est vrai que, pour l'instant, je n'avais pas la moindre idée d'où je pourrais venir pour arriver place du Sept-Novembre. C'est seulement le lendemain que j'ai compris que je vivais désormais dans cette ville et que je n'avais pas encore mis les pieds dehors. Alors j'ai pris le plan, j'ai repéré la direction du Danube. Au premier croisement, à gauche, puis boulevard Lénine à droite, jusqu'au bout. D'après l'échelle, c'était la même distance que de chez nous jusqu'à la Petite Forêt. Donc pas besoin de prendre le tramway.

(sur le pont)

De l'autre côté de la rue, au coin, il y avait un bureau de tabac. Par la suite, c'est là qu'on allait téléphoner. J'y suis entré pour acheter un paquet de cigarettes. L'homme m'a demandé lesquelles. Je ne connaissais que celles que fumait mon Père, les Sellő. Alors

j'en ai pris un paquet. Seulement deux forints*. Je n'avais pas pensé aux allumettes. J'ai facilement trouvé le Danube, le soir tombait. Je suis monté sur le pont pour voir les deux rives à la fois. J'ai demandé du feu à un passant. Je n'avais jamais fumé, alors que j'aurais pu le faire. Comme je savais que ça me ferait tourner la tête, je me suis cramponné à la rambarde. En bas, ça tourbillonnait, derrière, un tramway passait. Le pont tremblait.

Une femme est passée avec son enfant. Puis deux hommes. Puis une autre femme dans un manteau d'automne gris. De loin, je l'avais prise pour Imolka. Ma première cigarette m'a effectivement fait tourner la tête, mais pas autant que j'aurais voulu. Quand j'ai demandé du feu pour la deuxième fois, l'homme m'a donné la boîte entière, de sorte que je n'ai plus été obligé de quémander. Malgré le tramway, pas mal de monde traversait le pont à pied. Chez moi, j'aurais pu déjà dire bonjour cinq fois. Arrivé à la dixième cigarette, j'étais transi de froid à cause du vent. J'espérais que la femme qui ressemblait à Imolka repasserait par là, mais non. Il est vrai que ça n'aurait rien changé. À droite, un château, à gauche, un parlement, au milieu, une péniche.

(le magasinier)

En principe, le camion avec nos meubles devait arriver dans les trois jours. J'ai acheté un balai et une serpillière. J'ai emprunté un seau et une échelle au concierge. Il s'appelait Gyula Korbán, il vivait seul. Son appartement de fonction se trouvait au fond de la cour, à côté des toilettes communes. Il sortait les poubelles, salait les trottoirs en hiver, écrivait des lettres de dénonciation et n'avait pas grand-chose d'autre à faire. Je crois qu'à part mon père et moi, tout l'immeuble avait peur de lui. Nous, on n'avait rien à craindre. Des personnes nettement plus haut placées qu'un concierge avaient écrit des rapports sur mon Père. J'ai fait le ménage, pourtant ce n'était pas très sale. Comme notre radio était dans le camion, je n'avais pas pu le faire en

* Monnaie hongroise. *(Toutes les notes sont des traducteurs.)*

musique, mais j'ai lustré le parquet avec un torchon et du cirage, comme je le faisais autrefois avec ma Mère. Les déménageurs n'arrivaient toujours pas. Mon Père a attendu encore un jour, puis il est allé se renseigner. Il y avait un problème avec le bon de livraison, voilà pourquoi le camion n'était pas encore arrivé, mais il serait là dans deux jours, c'était du moins ce qu'on lui avait dit au téléphone. Et aussi qu'on leur avait donné une mauvaise adresse, que tout était retourné à Mélyvár, et ainsi de suite. Nous n'avions pas donné de mauvaise adresse.

Le troisième jour, mon Père travaillait déjà. Il était magasinier dans une fabrique de pneus, derrière le cimetière. Au moins ça n'aggravait pas l'état de sa jambe. Depuis son séjour en prison, il ne pouvait plus se passer de sa canne. Il est vrai qu'il en avait déjà besoin avant. Depuis tout petit. Il a réussi à me trouver une place dans un lycée, mais ça n'avait pas beaucoup de sens, vu que de toute façon, je ne pourrais pas entrer à l'université. À vrai dire, je n'en avais même pas l'intention. Je ne suis pas très doué pour ça. J'allais en cours juste assez pour ne pas être viré. Et en cas de contrôle d'identité, on ne pourrait pas m'accuser de parasitisme social. Avant l'arrivée d'Adél Selyem au lycée, je n'avais de relation proche avec personne.

De temps en temps, mon père allait voir ses anciens amis de Budapest. Certains lui demandaient dès le pas de la porte de ne plus venir, d'autres le faisaient seulement en apprenant qu'il venait d'être libéré. Il y en avait aussi, bien sûr, qui nous invitaient à déjeuner le dimanche. Qui me donnaient des vêtements et parfois des livres. À vrai dire, c'était la majorité. La grande majorité. Et ce n'était pas leur faute s'ils sombraient dans les ténèbres. Les autres, ceux qui entrebâillaient la porte sans ôter la chaînette de sécurité, sombraient aussi.

Nous avions prévu de passer Noël chez des amis, mais ils ont annulé leur invitation. Non par peur ou par méchanceté, mais parce que leur enfant s'était retrouvé à l'hôpital. De sorte que je suis resté à la maison avec mon Père. En bas, près du marché couvert, les vendeurs remballaient déjà, mais il avait encore réussi

à acheter un sapin. Comme le pied et les décorations étaient encore dans le camion, on l'a appuyé contre le mur, dans un coin. On avait une bougie qu'on avait demandée au concierge quelques semaines auparavant, quand les plombs avaient sauté. Je l'ai allumée, on s'est mis devant le sapin pour chanter *Douce nuit*. Puis mon Père est allé dans sa chambre chercher un appareil photo, un Zorki, et une pellicule Forte.

Joyeux Noël, mon fils.

(le Zorki)

La première photo que j'ai prise, c'était le Danube. Si je fais abstraction de celles de ma Mère défunte. Mais elles n'existent pas, la pellicule s'était déchirée dans la bobine et j'avais pris des photos pendant des heures sur du rien. Le lendemain de Noël, je suis allé sur le pont, comme presque tous les soirs. J'ai posé mon Zorki sur la rambarde pour le stabiliser, j'ai attendu que le tramway passe, car il faisait trembler le pont. J'aurais préféré faire une tout autre photo, mais à ce moment-là, il n'y avait que ça. À droite, le château, à gauche, le Parlement, au milieu, un brise-glace. Il faisait déjà sombre, je pensais qu'avec une ouverture maximale, il faudrait une minute, mais que je me contenterais de trente secondes, pour ne faire ressortir que les lampadaires et les plaques de glace. J'ai appuyé sur le déclencheur, compté jusqu'à trente, puis je l'ai relâché. Toutefois je n'avais pas pris en compte le fait que ce que je voyais devant moi n'était pas éternel. Qu'en trente secondes, les phares des voitures serpenteraient, les bateaux et les plaques de glace seraient emportés par le fleuve.

Ma deuxième photo, c'était, le soir même, une ampoule nue au plafond. J'ai cramé cette photo. La troisième, le sapin dans le coin. Puis j'ai posé l'appareil et n'y ai plus touché pendant plusieurs jours. Il n'y avait pas de raison. Jusqu'au lendemain du Jour de l'an, où une femme d'une quarantaine d'années a emménagé un étage plus bas que nous dans l'immeuble en face. Elle n'était pas belle, plutôt quelconque, mais tous les matins, elle

ouvrait grand sa fenêtre. Elle y mettait son oreiller et sa couverture pour les aérer. Elle portait un peignoir bleu matelassé et un foulard sur la tête. Le dimanche matin, elle se levait en même temps que la vieille qui habitait juste en face de chez nous, de sorte que je pouvais faire des photos où elle aérait son linge en même temps que la vieille arrosait ses fleurs. Après le sapin, je ne photographiais pratiquement plus qu'elles. J'ai pris encore le portique à tapis de la cour, pour finir la pellicule puis, vers l'endroit où se trouvait le pylône du pont Élisabeth dynamité, côté Pest, j'ai trouvé un laboratoire.

J'avais demandé des tirages de petite taille, format carte postale. Le technicien du laboratoire était un homme maigre, d'une cinquantaine d'années. Plutôt bienveillant. Ainsi, par pure bienveillance, il n'avait tiré que six photos sur les trente-six. Il a dit que les autres étaient toutes pareilles. Si déjà la pellicule avait été gaspillée, au moins ne pas gaspiller le papier. Il ne les comprenait même pas, on voyait les mêmes fenêtres sur chaque photo. Et même parmi celles-là, ce n'était pas la peine de tirer celles du Danube et de l'ampoule, l'une était bougée, l'autre, cramée. Je lui ai dit, oui, je vois. Puis sur sa lancée, il a dit que même celle du sapin, ce n'était pas la peine. C'était un sapin sur un parquet, rien de plus. Je lui ai dit, un sapin de Noël, mais il ne m'a même pas entendu. Et le portique comme ça, c'était inintéressant. Si au moins quelqu'un était en train de battre son tapis dessus, si l'image avait une dynamique, montrait quelque chose de la vie, alors oui. Mais là, ce n'était qu'un tube. Un portique vide dans une cour déserte. Quant aux fenêtres, il ne les comprenait tout simplement pas. Pourquoi avait-il fallu en faire trente ? Qu'y avait-il là-bas ? Je lui ai dit que je ne le savais pas non plus, puis je suis ressorti après avoir payé.

J'étais vraiment contrarié pour celle du portique. Parce que c'était la meilleure. L'ampoule n'aurait pas valu grand-chose, même si elle n'avait pas été cramée : effectivement, ce n'était rien d'autre qu'une ampoule qui pendouillait au bout d'un fil gris. Quant au sapin, moi seul pouvais le voir tel qu'il était. C'était resté un simple sapin, et pas un sapin de Noël. Pour ça, il aurait

fallu quelque chose de plus. Trois ans plus tard, j'ai pris la même photo, mais correctement cette fois. Celle de la femme avec sa couverture et la vieille qui arrose ses fleurs à l'étage au-dessus aurait été meilleure s'il n'y avait pas eu les rideaux. Alors que là, même l'ombre de la vieille se voyait à peine. Par contre, le portique était bon. Bien meilleur que le sapin. Il rendait la cour plus déserte que jamais. Et c'était ça qui me contrariait. D'avoir pris cette photo uniquement pour finir la pellicule.

(le bout de papier)

Finalement nos affaires sont arrivées au bout de trois mois et demi. Noël, Nouvel An étaient passés. Les cartons avaient pris l'eau, les vêtements et le linge de lit étaient moisis. La majeure partie des meubles l'avait échappé belle, seul le grand miroir était fendu. Et le grand tableau avec la pleine lune avait une déchirure grande comme la main. Le transporteur a présenté une facture pour frais de stockage. Ils possédaient un papier signé selon lequel mon Père aurait demandé la livraison pour fin janvier. Il était inutile de réclamer. Nous avons payé. Les déménageurs juraient parce qu'on habitait au troisième, ils ont fait tomber une fois le piano. J'ai commencé à monter les cartons.

À l'arrivée du camion, mon Père m'avait demandé ce que j'aimerais avoir dans ma chambre. C'est ainsi que les meubles de ma Mère s'y sont retrouvés. Le porte-plantes n'entrait plus, mais il y avait la vitrine avec tous les débris de porcelaine, son bureau avec les lettres de mon Père, l'armoire avec ses vêtements, son secrétaire sans secrets, son miroir fendu, son fauteuil, son lit. Comme il n'y avait pas de place ailleurs, j'ai poussé le piano contre la porte qui séparait les deux chambres. De cette manière, nous ne l'avons plus jamais ouverte. On ne pouvait plus bouger. J'ai fermé les volets et me suis allongé sur le lit. Je savais que n'importe qui d'autre que moi étoufferait dans cette pièce. Même mon Père. J'étais enfin chez moi.

Lui, il a essayé d'arranger sa chambre comme avant. Son bureau, sa chaise, ses livres. Le canapé avec la table basse, la lampe de lecture, un verre d'eau. La penderie pour ses chemises et ses deux costumes. Sa machine à écrire avait été confisquée au cours des dernières perquisitions, et il avait déjà revendu son télescope quand j'étais petit. Pour acheter l'agrandisseur Agfa. Par miracle on ne lui avait pas confisqué ses négatifs et ses photos, bien que l'officier se soit demandé s'il était normal de photographier le ciel. Il devait y avoir quelque chose derrière les nuages. Mon Père lui avait répondu que oui, bien sûr, il y avait Dieu derrière les nuages. Voilà pourquoi il prenait des photos, pour Le voir apparaître et pouvoir Le montrer au camarade lieutenant. Alors, devant ma Mère et moi, il avait reçu une gifle monumentale. Heureusement, ils ne lui ont pas confisqué ses photos. Ils avaient vu qu'il n'y avait rien dessus. Mais je n'étais plus tellement sûr qu'après trois ans de prison, il veuille encore montrer Dieu à un officier de police.

On a empilé dans le couloir ce qui n'entrait ni dans sa chambre ni dans la mienne. Entre la salle de bains et la cuisine se dressait désormais une tour de Babel faite de petites tables cassées, de commodes vermoulues, de fauteuils déchirés. Pendant qu'on les entassait, il m'a dit que ce serait bien de les vendre. Je suis descendu du tabouret pour qu'il puisse me regarder dans les yeux. Je lui ai dit, jamais.

Le soir, il a frappé à ma porte, demandant la permission d'entrer. Je lui ai dit, bien sûr, mais il s'est arrêté sur le seuil. À vrai dire, il était venu me demander de ne pas le haïr. Comme il n'avait pas osé le faire, je n'ai pas non plus pu lui dire que je ne le haïssais pas, mais qu'il ne pouvait pas m'aider. Néanmoins, c'était bien qu'il occupe l'autre pièce. Pour finir, il m'a dit qu'il avait préparé une soupe de pommes de terre.

Je suis allé dans la cuisine. Il a servi la soupe en la versant directement de la casserole, les pommes de terre étaient restées entières. Il m'a demandé si j'avais encore assez d'argent, je lui ai répondu que oui. Il avait reçu son salaire, il l'avait mis dans le

tiroir, je pouvais y piocher en cas de besoin. Je l'ai remercié pour le dîner, disant que c'était très bon, puis je suis retourné dans ma chambre. J'avais déjà éteint la lumière et dormais presque quand je me suis rappelé que c'était son anniversaire.

Je me suis relevé, j'ai cherché des yeux quelque chose à lui offrir. Je ne pouvais rien prendre dans les affaires de ma Mère, et moi-même, je ne possédais pas grand-chose. Finalement, j'ai sorti mes photos et choisi celle du portique. J'ai inscrit au dos : pour mon Père, à Budapest. Puis je me suis dit que je ne pouvais pas la lui offrir, parce qu'elle faisait penser à une cour de prison. Par contre, le sapin dans le coin, lui au moins savait que c'était un sapin de Noël. J'ai écrit la même dédicace. Il s'était endormi avant que j'aie pu la lui donner. Comme il partait travailler à l'aube, je ne voulais pas le réveiller. J'ai posé la photo sur sa table de chevet et, dans le noir, j'ai marqué dessus : Joyeux anniversaire. Le matin, j'ai trouvé un bout de papier devant ma porte : Merci, mon fils.

(à la fabrique)

Un matin, à l'aube, je devais aller voir mon Père à la fabrique. Il faisait encore noir. Il s'est mis à pleuvoir quand je suis arrivé près de la gare. L'eau grisâtre ruisselait entre les pavés, emportant la lumière des réverbères. Après avoir cherché un moment l'entrée normale, j'ai poussé un portail en fer à roulettes. Il y avait une loge, avec une ampoule nue de vingt-cinq watts suspendue au plafond. Un portier en uniforme était assis juste en dessous. La cinquantaine. Pas gros, mais le visage gras, avec une moustache en brosse. Des clés étaient accrochées au mur derrière lui, on aurait dit des villes sur une carte. Je me suis arrêté devant le guichet et j'ai dit que je venais voir mon père, András Szabad, magasinier, il travaillait ici. L'homme n'a même pas levé la tête, il ne m'a pas regardé, occupé qu'il était à jouer avec un rat. Il l'avait attaché par la queue au téléphone à l'aide d'une ficelle et quand l'animal voulait la ronger, il le frappait à la tête avec un trousseau de clés. Il y avait du sang étalé sur la table. J'ai répété : András Szabad, magasinier, il travaille ici. Mon Père. Il

m'a regardé enfin. Il avait de beaux yeux clairs. Il a dit : Tiens, il a fini par venir, le fils du boiteux, mais le rat a de nouveau attiré son attention, il a encore fallu le frapper à la tête, il mordait trop fort. La sept, tout au fond.

Des tas de pneus brûlaient çà et là dans la cour. Un chien errait dans la fumée. Tout pelé, décharné. En me voyant, il a détalé vers la grande cheminée. À l'intérieur, derrière les hauts murs en briques rouges, une machine inspirait et expirait lentement. Comme si elle dormait. Les fenêtres étaient encore sombres. Loin dans la cour, tout au fond, se trouvaient sept entrepôts. Des sortes de hangars collés les uns aux autres. À l'intérieur, des pneus noirs étaient empilés dans une lumière froide. Derrière la dernière porte, il y avait une table avec un téléphone, comme dans la loge du portier. Mon Père était assis là. Une ampoule de vingt-cinq watts au-dessus de la tête, sa canne posée à côté de lui. Je me suis approché et lui ai dit de rentrer, que les os étaient cuits. Que ma Mère avait déjà mis la table pour le dîner. Il ne répondait pas, fixant tout le temps un point invisible. Là où je me tenais. Je me suis réveillé au moment où j'ai compris que ce point invisible, c'était moi.

Je l'entendais dormir. Expirer et inspirer aussi lentement que les machines de mon rêve. Je pensais qu'il serait en retard, puis je me suis rappelé que c'était dimanche. J'ai cherché un cahier, arraché les leçons d'histoire et décrit le portier, le chien, mon Père. C'était mon premier cahier. Puis, au cours des trente-trois années qui ont suivi, j'en ai rempli toute une malle. Il est possible que mes rêves soient plus précis que mes photos.

Je suis allé dans la cuisine pour manger un morceau. Les photos de mon Père se trouvaient dans une boîte, au cellier, au-dessus du sucre, du sel et de la farine. Je l'ai descendue, j'ai regardé les clichés. Quelques photos du jardin de Mélyvár, quelques-unes de moi, de ma Mère. Et surtout des nuages. Au dos, le nom du nuage, le lieu de la prise et la date étaient écrits en majuscules, au crayon à papier. Il avait voulu dresser une espèce de catalogue.

Je ne comprenais pas comment il pouvait croire, même au risque d'une gifle, qu'un jour il y aurait quelqu'un derrière ces nuages gris. J'avais oublié de faire des achats, alors je n'ai trouvé que des œufs. Pendant qu'ils cuisaient, je me disais que la photographie ne servait à rien. De la même manière que Dieu était toujours absent des photos de mon Père, moi non plus je ne pourrais pas prendre en photo le chien errant dans la fumée des pneus en feu. Là où Dieu est visible un instant, la pellicule se rompt.

(le FED)

Un jour, j'ai croisé mon Père dans la cuisine. Je lui ai demandé s'il voulait que je lui fasse aussi un œuf au plat. Depuis sa libération, la nuit, il portait un peignoir en guise de pyjama. Ça ressemblait à un manteau. Il m'a remercié, m'a dit qu'il allait s'habiller pendant que l'œuf cuisait. Il ne se sentait pas à l'aise en vêtements d'intérieur. Il portait toujours un costume, c'était plus simple. Pour une raison quelconque, il avait pris cette habitude. C'est ainsi vêtu qu'il allait autrefois enseigner, puis au service du travail obligatoire, partout. Et maintenant, à la fabrique de pneus.

En cinquante-six, il avait été photographié sur le boulevard en train de poser par terre des assiettes venant du snack du coin. La photo était parue à la une d'un quotidien anglais. C'était la raison de son arrestation. Et aussi parce qu'à cause de ces quelques assiettes, les chars russes n'avaient pas osé avancer. Il portait déjà un costume sombre sur cette photo. Avec sa canne sur le bras.

Quand il est ressorti tout habillé de sa chambre, je lui ai demandé s'il ne voulait plus utiliser cet appareil.

Il m'a dit, non, c'est sûr.

Je me suis assis et nous avons eu une bonne discussion. Il m'a raconté qu'au début, il avait un Leica, mais qu'il l'avait égaré au STO. Après la guerre, il avait acheté le Zorki. Plus précisément, il avait d'abord pris un FED, mais après avoir appris que

l'appareil tenait son nom de Félix Edmundovitch Dzerjinski, le fondateur de la Tcheka puis du GPU qui avait donné son nom à l'école des officiers de l'ÁVH*, il avait été dégoûté, et l'avait échangé contre un Zorki.

Je lui ai demandé si le Leica était meilleur.

Il m'a dit qu'il n'avait pas senti de différence, mais qu'il en avait vu une, et qu'avec le temps, moi, je devrais la sentir.

Je lui ai demandé ce qui lui faisait dire ça.

Il m'a dit que c'était parce que j'étais complètement différent de lui.

J'ai failli lui dire que c'était bien vrai, mais j'ai préféré me taire.

Il a dit qu'il avait du talent pour photographier ce qu'il voyait. Précisément, avec un bon cadrage, pour qu'il n'y ait rien de gênant dans l'image. C'est aussi ce qu'il aimait dans l'astronomie. La nécessité de voir clairement. Aussi bien l'ensemble que les détails. Et que pour ça, il suffisait d'avoir un certain sens des proportions et un bon appareil.

Pas sûr, ai-je dit.

Mais si, a-t-il dit. Il a ajouté que moi, je ressemblais beaucoup plus à ma Mère qu'à lui. Si je devais vraiment devenir photographe, je ne voudrais pas photographier le visible.

On ne peut photographier que le visible, ai-je dit.

Mais non. Le visible n'est qu'un outil. Tout comme l'appareil photo n'est qu'un outil. Mais pour photographier l'invisible, il faut qu'on ne remarque même pas qu'on a un appareil dans les mains.

Oui, ce serait bien.

C'est là qu'un appareil parfait peut être utile. Un appareil qui se soude à moi, fait corps avec moi comme si l'objectif était mon œil, et la pellicule, ma mémoire. Mais une copie n'est jamais parfaite.

Je lui ai dit que, pour moi, le Zorki était parfait et que si je ne pouvais pas faire corps avec lui, c'était uniquement de ma faute, et non parce que ce n'était qu'une copie.

* "Autorité de protection de l'État", police politique hongroise de 1948 à 1956, succédant au Département de protection de l'État, ÁVO (1946-1948).

J'ai regretté d'avoir parlé de photographie. Il était à deux doigts de vouloir m'aider. J'ai fait tomber mon couteau comme par hasard pour devoir le ramasser et le mettre dans l'évier, et tant que j'y étais, j'ai débarrassé les assiettes. Mais pendant que je faisais la vaisselle, il m'a quand même demandé si je voulais qu'il installe l'agrandisseur dans l'après-midi. Il avait encore des produits et du papier dans l'un de ses cartons, il me montrerait volontiers comment faire. La vaisselle ne suffisait pas pour dévier la conversation et j'ai été obligé de lui dire, merci beaucoup, mais peut-être une autre fois. Il m'a dit que ce serait comme je voulais. Puis il est allé au travail et moi, je suis rentré dans ma chambre pour lire *Humiliés et offensés*.

(le self)

Au coin de la rue Maïakovski, il y avait un self-service où j'allais parfois prendre un repas chaud. C'était bon marché. On mettait le pain et les couverts sur un plateau en aluminium, puis il fallait demander la soupe au comptoir. Il y avait des légumes avec de la viande, des pâtes au fromage, du goulasch, des escalopes viennoises, de la garniture. Puis on payait à la caisse. Les couverts étaient aussi en aluminium, de même que les louches, le rail sur lequel il fallait faire glisser le plateau. Il y a cent ans, on aurait pu acheter une maison avec tout cet aluminium. Une grande maison ensoleillée avec un jardin et des pigeons voyageurs. Puis un jour, il y a eu trop d'aluminium. Parfois, il fallait attendre qu'une table se libère, mais pas trop longtemps. Les gens venaient uniquement pour manger. Sur chaque table, il y avait une carafe d'eau. Une femme âgée d'une cinquantaine d'années les apportait. Elle arrivait à tenir quatre carafes dans chaque main. Elle avait un tablier blanc et des chaussures montantes en toile blanche, comme les deux femmes du comptoir et la caissière. Elle avait les cheveux attachés, un épais fard vert sur les paupières et les sourcils dessinés au crayon. Ses bagues en or tintaient contre l'anse des carafes.

La première fois que je suis entré dans ce self, c'était avec mon Père. Il avait voulu faire la cuisine, mais avait tout oublié sur

le feu. L'eau s'était évaporée, les ailes de poulet avaient brûlé. On a dû aérer toute la matinée. C'est alors qu'il s'est rappelé avoir vu ce self sur le boulevard. Je n'étais pas ravi parce que, en plus du temps du repas, ça prendrait une demi-heure aller-retour. À la maison, on avait déjà nos habitudes, on savait à quel moment et combien de temps on se voyait. Quand on allait quelque part, je n'avais pas ma chambre à portée de main. Le silence devenait gênant, et la discussion, forcée. Mais j'avais vu avec quelle amertume il avait gratté le fond de la casserole pour essayer de récupérer les quatre ailes carbonisées, alors j'ai dit, bien sûr, allons-y.

Finalement, ce n'était pas mal. Il m'a dit qu'il serait probablement embauché comme bibliothécaire dans une école. À condition que son interdiction d'enseigner ne signifie pas qu'il n'avait plus du tout le droit travailler dans un établissement scolaire. Ce n'était pas encore clair. Je lui ai dit qu'à mon avis, c'était juste enseigner qu'il ne pouvait plus. Interdire de travailler n'avait pas de sens, même le concierge était un employé de l'Éducation nationale. Il l'espérait lui aussi.

C'est alors que j'avais vu cette femme pour la première fois. De la rue. Il n'y avait pas de rideau, elle posait les carafes d'eau sur les tables situées près de la fenêtre. Le lendemain je n'avais pas osé y retourner, mais le troisième jour, je me suis décidé. Elle s'est approchée de moi, a changé la carafe sur ma table, alors qu'elle était encore presque pleine. Elle m'a dévisagé, et n'est plus repassée par là.

À vrai dire, je n'avais pas faim, mais je voulais la revoir porter l'eau, avec ses cheveux teints en noir attachés au sommet du crâne, son maquillage gras sur les yeux et les lèvres, et ses huit bagues en or. On aurait dit qu'elle s'était égarée. Comme mon Père dans les entrepôts de la fabrique de pneus. Ou bien non, en fait pas du tout. Elle arpentait la salle comme si c'était son bien, avec toute cette vaisselle sale, les serveurs et les clients besogneux. Dans l'entrepôt numéro sept, rien n'appartenait à mon Père, ni les pneus ni sa propre ombre. Si toutefois il avait une ombre

là-dedans. Pour être sincère, je n'étais pas sûr qu'il soit visible tout court dans cette fabrique. C'est pourquoi je n'y suis jamais allé.

Il m'a fallu plusieurs jours pour oser apporter mon appareil. Mais je n'ai pas eu le courage de le sortir de son étui. J'y suis retourné encore trois fois avant de me décider. J'ai posé le Zorki sur la table, à côté de mon assiette et, au moment où la femme a surgi sur le pas de la porte battante avec ses carafes dans les mains, j'ai pris le cliché. J'ai tout de suite su que la moitié de l'image serait occupée par le dossier d'une chaise et que d'elle, on ne verrait pratiquement rien. En longeant la deuxième rangée, elle s'est dirigée tout droit vers moi. J'étais pétrifié. Elle m'a regardé comme si elle m'avait surpris en flagrant délit de vol. Ne t'avise pas de recommencer, m'a-t-elle dit avant de me planter là.

Ça s'était passé dans la matinée, je ne suis rentré à la maison que le soir. J'ai pris un café dans un kiosque de la place Calvin, puis je me suis rendu à la gare, j'ai regardé le train qui allait chez moi, à Mélyvár. Puis je me suis assis sur un banc, au parc. Des mamans promenaient leurs enfants, des retraités, leurs chiens. Tout comme il faut. Au coin de la rue Szív, j'ai décidé pour la énième fois d'aller m'excuser auprès de cette femme. Finalement, j'ai préféré éviter de passer par là pendant des années. Arrivé à la maison, j'avais toujours l'estomac noué de honte.

Mon Père était déjà rentré, il m'a demandé où j'étais passé. Je lui ai dit que j'étais juste allé me promener. Il m'a demandé si j'avais pris des photos, parce qu'il voyait l'appareil sur mon épaule. Je lui ai dit que non, puis je suis allé dans ma chambre. J'avais photographié à travers un soupirail Imolka âgée de douze ans à peine, écrivant dans un cahier. À droite, un vaisselier, un robinet, à gauche un canapé et au milieu, I. assise à table, devant une assiette. À droite, un vaisselier, un robinet, à gauche un canapé et, au milieu à table, I. reprisant un collant. Et aussi ma Mère défunte. La femme d'en face avec son oreiller derrière les volets. Je savais que si je levais mon appareil, regardais dans le viseur et n'avais pas peur, elle pourrait même être aimable. Mais je savais aussi que ce savoir ne me serait d'aucun secours.

Et qu'à moins qu'on ne se place devant moi de son plein gré, je passerais ma vie à épier.

(la signature)

Il est apparu assez rapidement que j'avais tort. Mon Père n'avait plus du tout le droit de travailler dans l'éducation. Ni même de balayer, alors que dire d'un emploi de bibliothécaire. De toute façon, il ne connaissait pas grand-chose au travail de bibliothécaire. Ça se limitait en gros à ce que ma Mère disait autrefois le soir à table. Il est vrai qu'il en savait encore moins sur le travail de magasinier. J'avais été un peu gêné qu'il cherche justement une place de bibliothécaire. Mais je ne lui en avais pas fait la remarque. Je ne pouvais quand même pas dire à mon Père de ne pas chercher d'emploi dans une profession que ma Mère avait exercée.

Un soir, en rentrant, j'ai trouvé la porte fermée. J'ai essayé de l'ouvrir, mais la clé était restée à l'intérieur. J'ai pensé frapper. Puis je me suis dit qu'il valait mieux attendre. J'ai entendu des pas, puis des gémissements. Pendant un instant, j'ai cru qu'il avait rencontré une femme. Cela m'aurait fait plaisir, je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que je n'aurais plus à partager avec lui le souvenir de ma Mère. Oui, c'est le plus probable. Bien que je ne sache pas ce qui m'a fait penser qu'il n'aurait alors plus droit au souvenir de ma Mère.

Puis il a parlé à quelqu'un. Il était ivre. Pour vous, espèce d'ordure ? Nooon. Vous croyez pouvoir me salir ? Nooon. Vous ne me salirez jamais ! Nooon. Jamais, espèce de bourreau. Puis j'ai entendu une bouteille ou un verre se briser. Puis mon Père vomir. Tout en répétant : Non, non. Puis l'eau couler dans l'évier. Je l'avais rarement vu ivre. Souvent un peu pompette, à l'occasion des fêtes, quand ma Mère était encore en vie, mais ivre, rarement. Il n'était pas difficile de savoir pourquoi il buvait.

Je suis redescendu dans la rue sans savoir où aller. En tout cas, pas à la gare, à cause des contrôles d'identité, fréquents à

cette heure tardive. J'ai fini par entrer dans un café au coin de la rue Dohány. Je lorgnais à l'intérieur à travers la vitrine depuis des mois, mais j'avais peur d'entrer, je ne sais pas pourquoi. Il est vrai qu'en général, il y avait beaucoup de monde. Là, non. J'ai commandé un café et regardé la grande aiguille de l'horloge sur le mur. J'essayais de compter dans ma tête de manière à ce qu'elle bouge au moment précis où j'arriverais à soixante. Pour pouvoir compter les secondes sans montre en prenant des photos de nuit. Et ne pas penser à mon Père. Je n'ai pas réussi une seule fois. Mon meilleur résultat, c'était cinquante-six.

Il n'y avait pas grand monde. C'était un vaste hall avec des piliers dorés, un restaurant au sous-sol, des fresques. Un peu comme s'ils avaient transformé une église en restaurant. Je n'imaginais pas que c'était l'un des cafés les plus célèbres du monde.

Comme c'était le printemps, il n'y avait qu'un seul manteau au vestiaire. La dame faisait des mots croisés. Un peu plus loin, derrière deux vieilles femmes, était assis un jeune homme, à moitié de dos. Il lisait. Un journal dépassait de la poche de sa veste. Vu de loin, j'avais l'impression que c'était moi avec dix ans de plus. Ou peut-être cinq. La seule différence, c'était le journal. Cependant quand il a demandé l'addition à la serveuse, il m'est apparu clairement que ce n'était pas du tout comme si ç'avait été moi, mais ça n'avait plus d'importance.

Je l'ai regardé tendre un billet de cent et empocher la monnaie. Puis fouiller à nouveau dans sa poche et poser le pourboire sur la table. Puis demander l'unique manteau du vestiaire. Je l'ai vu encore par la fenêtre aller à grands pas vers le tramway. Ça fermait à onze heures, je devais partir. J'ai payé avec un billet de vingt, tâchant de deviner combien cet homme avait laissé sur la table. Finalement, j'ai tout laissé. La serveuse m'a rappelé et rendu un billet de dix. Elle m'a dit, vous oubliez ça. J'étais gêné, mais elle était gentille, en tout cas, il n'y avait rien d'humiliant, ni dans sa voix ni dans son regard. Je l'ai remerciée, j'ai pris l'argent et suis rentré chez moi.

Je savais que la clé était toujours dans la serrure et qu'elle y resterait jusqu'au lendemain matin, mais j'ai essayé à tout hasard. J'ai fini par aller tout au fond, vers les toilettes communes. Puis, j'ai monté l'escalier qui menait au grenier, presque jusqu'à la porte métallique. Je me suis assis et j'ai attendu. Je n'osais pas m'endormir de peur d'être vu par un voisin. Pourtant, personne ne montait jamais au grenier la nuit. Et puis, je voulais savoir quand mon Père partirait, pour ne pas le croiser.

Debout à côté des WC, je l'ai vu partir. Il était en retard, il se hâtait, dans la mesure où on peut se hâter avec une canne. Je suis monté, l'appartement était en ordre, le verre brisé était dans la poubelle, de même que la bouteille de vodka. J'ai dormi un peu, puis j'ai lu. Les livres dans lesquels se trouvaient les signets de ma Mère. Elle utilisait pour cela des feuilles de cahier coupées en deux. Parfois, rarement, elle écrivait dessus, pas plus d'un ou deux mots. "Aliocha, Aliocha !"

Quand mon Père est rentré du travail, j'ai fait comme si je venais de me réveiller et allais justement dans la salle de bains. Comme si on s'était croisés par hasard dans le couloir, devant la tour de Babel de meubles inutilisables. Il était gêné, mais avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit, je me suis dépêché de lui dire que je venais de me réveiller, que j'étais rentré à midi, que j'avais fait la connaissance d'un homme la veille au café, et qu'on avait discuté toute la nuit. Un peu méfiant, il m'a demandé quel genre d'homme c'était. Je lui ai dit qu'il pouvait être tranquille, que c'était moi qui l'avais abordé pour lui demander du feu, et qu'on s'était mis à discuter parce que j'avais vu qu'il lisait la même chose que moi. Donc, ce n'était pas un mouchard. Mon Père m'a demandé son âge. J'ai dit qu'il terminait ses études de lettres. Un peu rassuré, comme si un étudiant ne pouvait pas être un mouchard, il s'est dirigé vers sa chambre, mais il s'est retourné sur le pas de la porte.

Excuse-moi, j'avais oublié la clé à l'intérieur, a-t-il dit.
Je sais, ai-je dit, c'est pour ça que je suis allé au café.
Et où est-ce que tu as dormi ?

Ici, dans l'escalier du grenier.

Excuse-moi, mon fils.

Pas grave. Si tu veux mon avis, signe.

Il s'est tu.

Quoi ?

Ça.

Il m'a regardé comme si je n'avais pas été là. Comme dans le rêve où je lui rendais visite à la fabrique.

Et toi, mon fils, tu signerais ?

Non, ai-je dit sans hésiter.

Alors je ne comprends pas d'où te vient cette idée.

Moi, je n'ai pas été en prison. Toi, tu as déjà eu ton compte. Pour rien. Signe et considère que tu as déjà été condamné pour ça.

Je n'y ai pas été pour rien, mon fils.

Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Ça ne se négocie pas.

Tu penses nuire à quelqu'un en faisant ça ?

Oui, à moi-même.

Et à quelqu'un d'autre aussi ? Tu n'es pas obligé d'écrire des rapports qui peuvent envoyer quelqu'un en prison.

Mon fils…

Avec quoi ils te font chanter ?

Ils disent que je me suis procuré cet appartement de manière illégale.

Tu l'as acheté, non ?

Non, mon fils. Il appartient à l'État. Il a fallu payer pour qu'il nous soit attribué. Et rien que pour pouvoir monter à Budapest. On ne peut pas s'installer simplement, comme ça, dans cette ville quand on vient de province. Personne, et surtout pas nous. Il faut une autorisation spéciale ou bien beaucoup d'argent.

Qu'est-ce qu'ils peuvent faire ?

Nous expulser. On aura sans doute un logement provisoire.

Moi, je ne quitte plus cette chambre. Jamais. Ni pour une plus grande, ni pour une plus petite.

Alors tu signerais pour une chambre.

Je me suis tu. J'avais beau savoir que je ne signerais pas, je me sentais minable. Parce que lui, je l'aurais vraiment fait signer.

Sur le moment, ça ne m'était pas venu à l'idée, mais ça m'aurait aidé de pouvoir enfin le mépriser.

Je comprends, ai-je dit.

Excuse-moi mon fils, mais c'est non.

Cette chambre, c'est tout ce que j'ai.

Alors tu n'auras même plus ça.

Finalement, on n'a pas été expulsés.

(les racines)

Quand j'essaie de creuser jusqu'aux racines, je vois que c'est ma Mère, mon Père, Hitler, Staline et Imolka qui ont décidé de quoi ma vie serait faite. Je crois que, mis à part Imolka, nous sommes tous logés à la même enseigne. Et, bien sûr, que chacun a sa propre Imolka.

Je ne vois pas de raison d'entamer une grande saga familiale en passant ma vie en revue. Je n'en suis pas capable et n'en ai plus la possibilité. Je ne peux plus questionner ni ma Mère ni mon Père, je n'ai jamais rencontré aucun de mes grands-parents. Et je n'en vois pas la raison, parce que l'histoire de ma famille n'est pas exceptionnelle, pas unique, on peut dire que, même avec ses particularités, elle est pratiquement le prototype de l'histoire des familles hongroises. Ou carrément de celle des familles de la classe moyenne non juive d'Europe centrale. Par ailleurs, je pense que les histoires des familles juives sont semblables. Abstraction faite de ce dont on ne peut pas faire abstraction.

Par contre, il y a dans ma famille quelques événements que j'estime importants. Car d'une certaine manière, ils se répètent comme des motifs de frise. Une maille à l'endroit, une maille à l'envers, une maille à l'endroit. Leur importance ne réside pas dans les répétitions, mais dans le fait que ces répétitions se dissimulent sournoisement, restent invisibles pendant des décennies. Mon père n'a jamais vu – et moi, il m'a fallu trente ans

pour le voir – que nous avons vécu dans le même appartement en nous évitant, tout comme mon Père avait évité mon grand-père. Et mon grand-père, mon arrière-grand-père.

Et il y a des histoires auxquelles je ne trouve pas de parallèles, mais que j'aime, tout simplement. Comme par exemple celle de ma grand-mère maternelle qui est devenue folle et s'est endormie pour des années. Ou bien celle de mon arrière-grand-mère paternelle qui était devenue folle et s'était mise à apporter à la maison des cadavres de chevaux morceau par morceau. Il est possible aussi que trouver des parallèles ne soit qu'une question de temps.

(mon Arrière-grand-père-András-Szabad)

Le métier de mon Arrière-grand-père-András-Szabad consistait à posséder une rue à Kolozsvár* et quelques centaines d'hectares de résineux. Il conseilla à Grand-père-András-Szabad, quand ce dernier eut terminé ses études de médecine, de retourner tranquillement à Budapest, car ici, mon fils, on n'a pas besoin de médecins. Ici, ce sont les montagnes et les forêts qui apportent la guérison. Et celui qui a malgré cela une maladie, ou bien il mange des feuilles de tussilage, ou bien il va se pendre dans une écurie.

Il est vrai que si mon grand-père avait fait des études de droit, il ne l'en aurait pas empêché, mais à ses yeux, cela n'aurait pas non plus eu de sens dans un rayon de plusieurs centaines de kilomètres autour de Kolozsvár. On peut dire que, pour que mon Arrière-grand-père-András-Szabad trouvât autour de lui une utilité à quelque profession de mon grand-père que ce fût, il eût fallu que celui-ci naquît d'une autre mère. Mon grand-père le savait bien, et le gentleman qu'il était remercia mon Arrière-grand-père-András-Szabad de sa contribution paternelle à ses études avant de quitter Kolozsvár pour rejoindre sa mère

* Aujourd'hui Cluj-Napoca, en Roumanie.

à Budapest, là où il était né. Puis il s'installa comme médecin de campagne à Mélyvár, où il acheta la maison d'un certain Yeretsian.

Soit dit à la décharge de mon Arrière-grand-père-András-Szabad : il n'a jamais aimé sa femme. Il ne lui avait jamais rien promis, ni monts ni merveilles, et ne s'était pas marié de son plein gré. Après l'obligatoire nuit de noces, il envoya mon arrière-grand-mère avec toute sa famille appauvrie à Budapest, mais se chargea de leur entretien. Pareil pour son fils, né de cette unique nuit de noces. Quand ce dernier était lycéen, il le faisait venir auprès de lui en espérant le prendre en affection. Il ne parvint pas à l'aimer, ce n'était la faute de personne. Il fit construire des écoles dans trois villages, fonda un club sportif à Kolozsvár, soutenait les bonnes œuvres et l'art, faisait couler des cloches, mais pour ce qui était d'aimer, il ne pouvait être question que de sa cousine, son premier amour d'enfance.

Quand Debóra Farkas, sa cousine, mourut de la tuberculose, mon arrière-grand-père rentra tranquillement chez lui du cimetière de Házsongárd, chargea le pistolet qu'il n'avait jamais utilisé, et mit fin à ses jours.

Certes, la balle dévia, mais la vie de mon arrière-grand-père prit quand même fin. Il passa encore deux ans sur un canapé, aveugle et paralysé. Lavé par ses domestiques, nourri par ses paysans, dépouillé par ses proches. Durant ses deux années d'agonie, il rencontra encore une fois son fils et lui demanda ce qu'il voulait en compensation du fait qu'il n'avait pas su l'aimer comme un fils.

Grand-père-András-Szabad choisit le relais de chasse dans la vallée du Maros où il avait passé quelques semaines avec son père quand il était lycéen ; la tourmente des orages sur le mont Istenszéke et les diarrhées qui suivaient la cueillette des champignons leur faisaient presque oublier qu'ils ne s'aimaient pas. J'aurais fait le même choix, mon fils, dit mon arrière-grand-père, et ce fut vraisemblablement le moment où mon grand-père décida

que s'il avait un fils, il l'appellerait aussi András Szabad. Ce qui arriva quelques mois plus tard.

Ensuite, à Versailles, fut signée la sentence de mort de l'Europe. Selon plusieurs sources, cela se passa de la manière suivante : ils étalèrent la carte de la Grande Hongrie et firent danser dessus des putains roumaines, yougoslaves et tchécoslovaques avec les yeux bandés jusqu'à ce que leurs talons aient délimité les contours de la Petite Hongrie. Pas sûr que cela se soit passé ainsi, mais au vu du résultat, c'est possible. Et il n'est pas sûr que la paix de Versailles eût été une sentence de mort si les filles de joie ivres avaient dansé également sur la carte de l'Allemagne, par exemple, et non seulement sur celle de la Grande Hongrie. En tout cas, après que les nouvelles frontières de la Hongrie furent tracées, Kolozsvár et la vallée du Maros se retrouvèrent aussi loin de Budapest qu'Oulan-Bator ou Darjeeling. Du coup, mon Grand-père-András-Szabad considéra cette maison de la vallée du Maros comme sa maison natale, alors qu'il n'y avait passé qu'un seul été durant toute sa vie.

Plus tard mon Père considéra à son tour cet endroit comme sa maison natale, bien qu'il n'y eût pas passé un seul jour. Il connaissait son pays natal par des atlas et des albums photos révisionnistes, et le temps que le relais de chasse de mon Arrière-grand-père-András-Szabad devienne ma maison natale, le Tigre et l'Euphrate devinrent des affluents du Maros et le mont Istenszéke s'éleva au-dessus des monts Ararat et Sinaï. Finalement, la mythologie s'écrit de la même manière que l'histoire. Et que la vie des hommes.

Toujours est-il qu'en quarante, de nouvelles frontières de la Hongrie furent tracées, plus réalistes cette fois, sauf que, malheureusement, c'était les nazis qui avaient le sens des réalités. Mon grand-père, qui n'en avait pas beaucoup, prit le train et racheta la maison de la vallée du Maros à un négociant en vin, Petre Armenis. Il aurait pu la récupérer gratuitement, mais il trouvait que ce n'aurait pas été convenable.

Mis à part le fait que pratiquement toutes ses économies y passèrent, l'affaire avait plutôt une valeur symbolique. Petre Armenis resta dans la maison en contrepartie de travaux d'entretien. Mon grand-père garantissait sa sécurité vis-à-vis de la nouvelle administration hongroise et ainsi, Armenis put continuer à stocker du vin des côtes de Küküllő dans ses fûts de chêne et le vendre aux curés et aubergistes de la région, jusqu'à ce que les Roumains récupèrent la Transylvanie avec la maison de mon grand-père et que les communistes confisquent les tonneaux et le camion d'Armenis.

Quand on y pense, parmi tous les András Szabad, c'est moi qui aurais eu le plus de chances d'y naître, en quarante-trois. Mais j'étais né à Mélyvár, et je vivais déjà depuis des mois à Budapest. Et si je ne tiens pas compte de moi-même, ce qui est bien sûr impossible, il y a en gros trois personnes qui ont décidé de quoi ma vie est faite. Mon Père, János Kádár* et Gagarine.

Et bien sûr aussi le concierge, l'épicier du coin, le contrôleur du tramway, la serveuse, la vieille en face qui arrosait ses fleurs tous les matins, puis tous les inconnus que je croisais dans la rue. Et Imolka. Mais tout compte fait, en gros, c'était ça.

(Grand-père-András-Szabad)

Ce n'est pas parce qu'on commet une abjection de temps à autre qu'on reste une crapule toute sa vie. Mon grand-père avait dit cela à mon Père qui, en rentrant du front, avait trouvé la maison de Yeretsian vide, car les voisins avaient tout emporté. Plus précisément, il ne l'avait pas dit à ce moment-là, mais bien des années plus tard. Et bien qu'il l'eût dit à propos de cet événement, il pensait à l'humanité tout entière. Sauf à lui-même.

Il avait acheté cette maison à un marchand de tapis arménien qui y logeait l'une de ses maîtresses. Je ne sais pas comment elle

* János Kádár (1912-1989), premier secrétaire du Parti socialiste ouvrier hongrois de 1956 à 1988.

s'appelait. Disons Terézia. Quand les ardeurs de celle-ci se furent refroidies, l'Arménien fit un grand bûcher de coussins lacérés, de sous-vêtements déchirés et de chaussures de danse usées jusqu'à la corde. Une fois le feu éteint, Terézia dut repartir avec la valise qu'elle avait en arrivant, retourne nourrir les poules là où tu les as laissées, si ça ne te convient plus ici, espèce de paysanne.

En versant le pétrole sur le bûcher fait de tous les accessoires de l'amour, il espérait en secret que cette femme se jetterait à ses pieds pour lui demander pardon, mais il se trompait. Terézia préférait largement nourrir des poules que de passer son temps à l'attendre en bas de soie. Elle lui jeta les allumettes en disant, tiens, mets-y le feu, espèce de juif des montagnes.

Ce fut surtout ce juif-des-montagnes qui poussa Yeretsian à mettre le feu qui emporta aussi la moitié du noyer centenaire. Ah bon, juif des montagnes ! Alors qu'elle s'était lavé les cheveux avec du champagne, avait étalé les meilleures crèmes sur ses mains de bouseuse, vécu comme la comédienne Lujza Blaha, elle avait le culot de le traiter de juif, s'emportait-il en racontant l'histoire à mon Père. Aucun juif ne vous vendrait cette maison en dessous de sa valeur uniquement pour des raisons sentimentales. Parce que moi, je la vends par passion. En plus, elle me traite de juif des montagnes, la sale petite pute. Et effectivement, il la vendit en dessous de sa valeur, en tout cas au prix que mon grand-père pouvait lui donner, et de surcroît, il lui laissa les meubles.

Ainsi Grand-père-András-Szabad avait acheté à l'Arménien cette bicoque de mauvaise réputation dont le plancher continua à dégager une odeur de parfum même après la mort en couches de ma grand-mère. Alors mon grand-père se dit que, tout médecin qu'il était, il n'avait pas pu sauver sa femme, et décida de ne pas se remarier et d'élever seul mon Père atteint d'une luxation de la hanche. Il est mort sur le front russe, c'est le moindre de ses mérites.

Ce devait être pour cette raison qu'il faisait apprendre le serment d'Hippocrate aux paysans des environs pendant ses

consultations, ce qui compliqua la tâche des médecins qui lui succédèrent. Respirez profondément, monsieur Ádi et répétez après moi : le médecin est au service de la vie, et non à celui des pauvres ou des riches. Vous prendrez donc ces remèdes tous les soirs, et vos trente œufs, vous les remettrez sagement dans votre garde-manger, de toute façon, je les casserais en route. Puis il montait dans son boguet et rentrait à la maison pour assurer l'éducation de mon Père, prenant le relais de la nourrice. Ainsi, certains le considéraient comme un saint, d'autres simplement comme un fou, alors qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

Quant à savoir si Grand-père-András-Szabad était un saint, on peut ajouter qu'il renvoyait dans leur garde-manger les quartiers de lard, et que personne ne l'avait jamais vu ivre, mais qu'après sa mort, on trouva deux cent quatre-vingt-dix bouteilles de *pálinka** vides au fond de son grenier. Chaque bouteille portait une date et un titre de livre : 2-5 juin 1936, *Le Père Goriot*, 9-11 novembre 1938, *La Chartreuse de Parme*, 3-13 février 1940, *Les Frères Karamazov*.

À part ces étiquettes, il n'avait pas laissé trop de notes. Et il ne gardait pas de photos de famille, outre une photographie stéréoscopique de ma grand-mère. Le boîtier équipé de deux oculaires était posé sur la table, à côté de sa trousse. Comme un instrument médical. Comme un appareil modifiant la conscience qui – grâce à la lumière filtrée par les deux positifs sur verre et le regard de ma grand-mère qui arrivait au cerveau par les nerfs situés derrière les yeux – transformait le sentiment de culpabilité en un sens du devoir exacerbé.

Donc, Grand-père-András-Szabad n'était ni saint ni fou à lier, mais simplement malheureux. Et comme le font en général les malheureux, il y pensait tous les jours. Tous les jours, il regardait dans ces oculaires et voyait aussitôt son malheur. Car vus de loin, le malheur et notre bonheur, c'est la même chose.

* Eau-de-vie hongroise.

Je pourrais dire que c'est uniquement le sens du devoir qui distinguait mon grand-père d'un dépressif. En effet, il n'était pas un saint, seulement, il était clair pour lui que le malheur n'exonérait de rien. Ainsi, outre qu'il regardait tous les jours ma grand-mère dans les yeux et s'endormait chaque soir plein d'eau-de-vie pour ne pas se souvenir de ses rêves, dans la journée, il faisait tout ce qui était nécessaire pour maintenir sa santé mentale, physique et morale, pour assumer ses responsabilités. Par exemple, avec le même sens du devoir dont il faisait preuve en laissant sa bonne rentrer chez elle après le travail sans la toucher, il allait une fois par mois avec un bouquet de fleurs au bordel de la rue Szemere. Il ne s'en cachait pas, prévenait à la maison où il faudrait le chercher en cas d'urgence. Et il remerciait les filles de joie pour leur aide, laquelle n'était pas moins importante dans sa vie que celle qu'il pouvait lui-même apporter aux autres.

Malgré tout cela, il accumulait erreurs et fautes. Par exemple, quand il pensait que ne pas avoir de mère valait toujours mieux qu'avoir une belle-mère quelconque, ou que les livres pouvaient combler la solitude. Comme il était persuadé qu'un boiteux resterait seul toute sa vie, mon Père savait déjà lire, écrire et compter avant d'aller à l'école. J'ai moi-même su lire et écrire très tôt, mais pas compter. Il est vrai que je ne boitais pas non plus.

Il avait indéniablement raison de dire qu'avec un peu d'attention, on pouvait éviter le fauteuil roulant, mais il avait tort de penser qu'un précepteur valait mieux qu'aller à l'école en boitant. Il avait raison de penser que rien ne procurait un plus grand sentiment de liberté que le ciel étoilé, mais il avait tort de penser que rien ne ferait un plus grand plaisir à son fils qu'un télescope. Il avait raison de penser que les Russes allaient emmener les Hongrois dans des camps, mais il se trompait en pensant que les Allemands allaient ramener les juifs. Tout compte fait, mathématiquement, il avait autant raison que tort, ainsi le résultat est nul, ce qui ne caractérise nullement un saint, mais plutôt un simple mortel.

Donc, comme je le disais, durant l'été vingt-quatre, Grand-père-András-Szabad commanda à Budapest le dernier télescope Zeiss, avec trépied et chercheur, ainsi qu'une caisse de livres spécialisés, car selon son calcul, plus son fils regarderait le ciel, moins il bougerait. Et moins il bougerait, moins la tête déplacée de son fémur userait l'os de son bassin. Il est possible qu'il ait eu raison à ce propos, et que mon Père pouvait effectivement être redevable à ce télescope d'avoir échappé au fauteuil roulant. Ou au cancer, je ne sais pas.

Et grâce à ce même télescope, il arrivait qu'il ne croise pas son père pendant des jours – comme si Terézia, la servante de l'amour renvoyée, avait jeté un sort à cette maison, obligeant deux hommes solitaires à s'éviter pendant des années. En tout cas mon grand-père avait raison en disant que le malheur n'exonérait de rien.

(mon Arrière-grand-mère-András-Szabad)

Le temps que mon grand-père revienne du front en dix-huit, mon arrière-grand-mère devint folle. Et en mourut.

Selon toute vraisemblance, elle était devenue folle de peur. Avant tout, elle avait peur de la faim, ce qui en temps de guerre n'était pas complètement infondé. C'est pourquoi, chaque fois qu'elle le pouvait, elle payait des fortunes pour des morceaux de cuisse, d'épaule ou de rumsteck prélevés sur des chevaux morts. Avec une lame de rasoir, elle découpait la viande en fines lamelles qu'elle enfilait sur une ficelle et faisait sécher dans le garde-manger. Par la suite, elle les fit sécher dans tout l'appartement, même sur les tringles à rideaux. Elle avait lu quelque part qu'il fallait procéder ainsi, faire sécher. Les lambeaux de cheval pendouillaient dans l'appartement de la rue Angyal comme du papier tue-mouches dans les maisons des paysans. Mais ils ne tuaient pas les mouches, loin de là.

Sa deuxième terreur, c'était le noir. Ce qui est en soi une peur justifiée, depuis la nuit des temps, et pas seulement pendant la

guerre. Elle s'était donc procuré à cette époque quelques lampes et une bonbonne de pétrole. Elle ne se fiait pas à l'électricité.

Elle craignait beaucoup d'autres choses encore, depuis les démarcheurs jusqu'à la grippe espagnole, mais à vrai dire, la source de toutes ses peurs était la très ordinaire peur de la mort. Et tandis que la prière, le lavage compulsif des mains ou l'écriture de poèmes peut procurer un soulagement à certaines personnes, dans le cas de mon arrière-grand-mère, ni la viande de cheval ni le pétrole ne lui furent du moindre secours. Ni le fait que, depuis sa nuit de noces, son mari l'entretenait depuis Kolozsvár, à cinq cents kilomètres de là, et qu'entre-temps, elle était devenue grand-mère. Tout comme ne l'aida le fait que son fils fût devenu veuf avant elle, et lui eût laissé mon Père à garder pendant que lui-même servait dans un hôpital de campagne.

Par un geste maladroit de son maillet attendrisseur de viande, elle brisa malencontreusement la bonbonne, et les cinquante litres de pétrole inondèrent la maison. Le feu ne se déclara pas, elle avait pris des précautions, mais elle glissa et se cogna la tempe en tombant.

Melánia, la bonne, jugea alors qu'elle n'avait plus rien à faire dans cet endroit, qu'il lui suffisait amplement d'avoir vu la raison de madame tomber en miettes. Elle nettoya le pétrole, jeta la viande, chassa les centaines de mouches bleu acier bourdonnantes pour que la honte ne retombât pas sur la maison quand les voisins découvriraient mon arrière-grand-mère, puis emmena mon Père dans l'atelier de cordonnerie de son propre père.

En un mot, à la fin de la Première Guerre mondiale, c'est dans un atelier de cordonnerie d'Angyalföld que Grand-père-András-Szabad retrouva son fils. Comme il n'avait rien à faire à Budapest, il l'emmena à Mélyvár.

À leur arrivée, les voisins avaient déjà emporté ce qui était resté des sièges, miroirs et tapis de Terézia, les planches ne sentaient plus le parfum, mais les crottes de souris. Pourtant, cela ne découragea pas mon grand-père de reprendre son activité là où il

l'avait interrompue pour aller au front. République des Conseils ou pas, il embaucha une domestique, lui fit faire le ménage, puis rendit visite avec son boguet à ses patients d'antan, en tout cas à ceux qui avaient survécu à l'attentat contre François-Ferdinand.

Sur le chemin du retour, dans la cour voisine, Mme Gajdos était justement en train de battre un tapis de Yeretsian. Mon grand-père arrêta son boguet et la regarda. Sentant son regard, elle se retourna, blêmit et poussa un hurlement avec une haine qu'on ne peut éprouver que dans l'enfer de la honte : Ne me regardez pas, monsieur le docteur ! Vous et votre fils, vous avez survécu ! Mais mon fils à moi, il est où ? Ne me regardez pas ! Alors mon grand-père lui demanda pardon. Mme Gajdos éclata en sanglots et rentra précipitamment dans sa maison.

Le lendemain matin, en retrouvant le tapis de Yeretsian posé sur les marches de sa véranda, mon grand-père décida qu'il ne mettrait plus jamais personne dans une situation pareille. Ne voudrait même pas savoir chez qui s'était retrouvée la photo stéréoscopique, ou le lit dans lequel ma grand-mère était morte en couches.

Avant même que l'avion de Béla Kun* ne passât au-dessus de Vérmező avec l'or des comtes en direction de la Russie soviétique, Grand-père-András-Szabad récupéra bien malgré lui pratiquement tout ce qu'il avait laissé autrefois dans sa maison. Il retrouvait parfois un rideau, parfois un livre de médecine, parfois un chandelier en argent sur le banc sous le noyer. Une fois, un guéridon, à côté des framboisiers. Une autre fois, une tasse en porcelaine de Meissen avec sa soucoupe. Puis une lampe de lecture et, par deux fois, du linge du lit. Et un jour, dans son boîtier à oculaires, la photo de ma grand-mère. Cela lui fit un grand plaisir.

Parfois, la nuit, il entendait grincer la porte du jardin, ou des mouvements. Alors il se tournait vers le mur. Mais même s'il n'avait rien récupéré, il aurait probablement gardé la conviction

* Béla Kun (1886-1938), dirigeant de la République des Conseils de Hongrie (mars-août 1919).

que, malgré toutes les abjections qu'on commet, on ne reste pas une crapule toute sa vie.

(mon Père-András-Szabad)

À part ça, mon grand-père s'était indéniablement trompé en pensant que rien ne pouvait rendre son fils plus heureux que de contempler nuit après nuit avec son télescope le ciel hors d'atteinte. En y réfléchissant bien, je me dis qu'il lui avait simplement légué le boîtier en acajou équipé d'oculaires dans lequel lui-même gardait son malheur. Et en y réfléchissant encore mieux, je me dis que moi aussi, je regarde dans le viseur de mon appareil photo ce que je n'atteindrai jamais. Cela dit, c'est quand même avec ce télescope Zeiss que mon Père-András-Szabad découvrit cette étoile explosée, qui fit qu'Anna Hollós le suivit dans le couloir de l'université.

Plusieurs centaines d'astronomes amateurs avaient découvert en même temps que mon Père cette tache lumineuse au bord du néant, mais cela n'intéressait pas ma Mère. Elle voulait vivre dans cette lumière du bout du monde. Elle avait de bonnes raisons pour cela. Elle n'avait pas encore subi l'assassinat de son frère, mais avait déjà derrière elle un bref mariage de quelques mois et l'enterrement d'un enfant. Sauf que ces deux derniers événements, elle a omis de me les raconter jusqu'à la fin de ses jours.

Mon Père-András-Szabad était plus bouleversé par la beauté d'Anna Hollós que par le fait qu'un autre avait découvert cette beauté avant lui. Ainsi, après leur première nuit, dès qu'il se fut retrouvé seul, il fit sa valise. Il fit le ménage, la vaisselle, enleva le linge du lit, puis écrivit deux lettres. L'une à son propriétaire pour s'excuser de son départ précipité, joignant le loyer du mois. L'autre à Anna Hollós. Puis il la déchira, la jugeant ridicule. En quoi il avait probablement raison.

Mon grand-père fut content de revoir son fils, comme toujours, et ne lui posa pas de questions indiscrètes, comme toujours. Le

soir, quand ils s'assirent sous le vieux noyer, la seule chose qu'il demanda à mon Père-András-Szabad fut de savoir pourquoi il avait laissé tomber ses études. Mon Père répondit seulement qu'il avait fait le bon choix. Et mon grand-père accepta cette réponse sans réserves. Quand la carafe de vin fut vide, l'un retourna à son Balzac, l'autre à son télescope, et ils tâchèrent ne pas se déranger l'un l'autre. Ils vécurent en paix pendant des semaines, jusqu'au moment où Anna Hollós parut dans l'escalier de la véranda, les cheveux au vent, dans une robe française, et dit à mon Père-András-Szabad, tu devrais avoir honte, espèce de lâche.

Lorsqu'au retour de sa tournée mon grand-père fut confronté au fait que son fils boiteux n'allait pas nécessairement vivre sa vie dans la solitude, il ne fut pas aussi content qu'il s'attendait à l'être. Certes, il dit bonjour poliment, mais la conversation s'arrêta là. Il se retira et resta pendant des heures collé aux oculaires de son boîtier d'acajou.

Ce n'est que le lendemain matin qu'il trouva un moment pour échanger deux phrases avec Anna Hollós. Il attendit que son fils commençât à faire ses valises pour sortir de sa chambre avec deux verres de vin d'airelles et s'asseoir à côté de ma Mère sous le vieux noyer.

Je n'ai pas le droit de douter de vos sentiments et j'ai beaucoup de respect pour votre profonde humilité, sans laquelle vous ne seriez pas venue ici. Mais je crains que vous ne soyez trop belle pour rendre parfaitement heureux un homme comme mon fils.

Anna Hollós aurait volontiers dit toutes les choses qui lui traversèrent alors l'esprit, mais elle se contenta de répondre : Je vais essayer quand même. Elle but le vin d'airelles, alla dans la salle de bains et pendant que mon Père rangeait ses cours afin de repasser ses examens ratés et de continuer ses études, Anna Hollós coiffa en chignon ses cheveux qui lui arrivaient à la taille, chignon qu'elle porterait toute sa vie.

(la comtesse)

Au fond de la cour vivait une mère avec sa fille. En tout cas, j'ai pensé pendant un certain temps qu'il s'agissait d'une mère et de sa fille. L'une devait avoir quatre-vingts ans, l'autre, la soixantaine. L'une était habillée en gris, l'autre portait un manteau en vison. Puis quand le temps se radoucissait, un long manteau léger, couleur tabac. On la voyait plus rarement, c'était plutôt la plus âgée qui allait et venait avec un panier. La plus jeune ne portait jamais de panier, tout au plus un filet, même si, en hiver, cela ne seyait pas à son vison. Ce n'était peut-être pas du vison, mais un autre animal. En tout cas, ce n'était pas de l'astrakan. L'astrakan, ma Mère en avait eu un.

Je l'ai croisée en bas de l'immeuble. Elle rentrait du marché, les bras chargés. Je lui ai ouvert la porte. Puis je lui ai demandé si elle voulait que je l'aide à monter ses courses. Elle m'a toisé avec une expression de désillusion infinie.

On ne place jamais une femme devant un tel choix, mon cher. Vous au moins, dans cet immeuble, vous devriez le savoir.

En prenant ses filets sous le porche, tout ce que je savais d'elle, c'était que Gyula Korbán, le concierge, ne manquait jamais de lui lancer une remarque, toujours la même, quand elle traversait la cour, alors, on se pavane, camarade ? On se pavane ?

Pardon, vous permettez ? lui ai-je dit en tendant la main pour prendre ses filets.

Vous avez de la chance de savoir au moins comment vous tirer d'embarras. Vous pouvez les prendre, a-t-elle dit en me les donnant, puis nous nous sommes dirigés vers la cage d'escalier du fond en longeant les toilettes communes.

Mária, ma chère, nous avons un invité, ce jeune homme… Pardon, vous voyez, avec toutes ces pommes de terre, même moi, je commets des bévues. Comtesse Éva Szendrey, a-t-elle dit en me tendant la main.

Enchanté, András Szabad, ai-je dit, sachant gré à ma Mère de m'avoir appris quand il fallait serrer une main et quand il fallait y déposer un baiser.

Je me suis présenté à Mária. Elle a pris les pommes de terre pour faire la soupe. À la maison, elle était vêtue de la même couleur cendre qu'en allant au marché. Elle arborait un sourire triomphant. La cuisine devait faire tout au plus six mètres carrés et son sourire y rentrait à peine.

N'avais-je pas dit que, tôt ou tard, ce jeune homme viendrait chez nous ?

Je l'ai dit ou pas ?

Oui, vous l'avez dit, chère Mária.

C'est juste pour dire. Que je l'avais dit.

Et moi je dis qu'en cela, vous aviez raison, comme d'habitude, mais ne mettons pas le jeune homme dans l'embarras. Je peux vous proposer du thé anglais, mon cher, ou de la liqueur de griottes, a-t-elle dit en se tournant vers moi. J'ai choisi le thé, car il était évident qu'ici, je ne pourrais pas fumer une cigarette avec la liqueur.

Dans le salon qui faisait une fois et demie la cuisine, il y avait une table basse couverte de livres, de numéros de la revue *Vie et Science*, et, à côté du fauteuil, un poste de radio multibande de marque Lux. Au-dessus, un tableau de Munkácsy, un paysage d'automne avec des paysans qui courbent le dos. Au-dessus de mon fauteuil, un Rippl-Rónai. Une fille tenant une ombrelle dans un jardin. La lumière blanche sur l'écorce des bouleaux. La même femme était assise en face de moi, seulement son visage était strié de rides, tel un tamis, avec des cheveux gris et non blonds, et une grosse cicatrice au-dessus d'un sourcil. Dans une vitrine, il y avait des porcelaines françaises, dans l'une des bibliothèques, des livres allemands, dans l'autre, des livres anglais. Les livres hongrois étaient sous la fenêtre, en quatre rangées, uniquement de la poésie et Márai. Sous l'autre fenêtre, un radiateur à huile.

Mária nous a servi le thé et la comtesse a trouvé que c'était une excellente occasion d'ouvrir la boîte de gâteaux d'Amérique,

vous ne trouvez pas, chère Mária ? Ainsi, dans une petite coupelle en verre, nous avons eu des gâteaux transatlantiques.

C'est vous ? lui ai-je demandé en regardant la fille à l'ombrelle. Je savais que c'était elle, mais il fallait que je dise quelque chose, du moment que j'avais accepté son invitation.

Non, mon cher, ce n'est pas moi, c'était moi.

Il n'y avait pas d'amertume dans sa voix, elle avait dit cela sur le ton de n'importe quel bon mot. Il n'en reste pas moins que ce tableau, et pas un autre, était suspendu en face de son fauteuil, et qu'elle le regarderait encore pendant sept ans.

Avant qu'on ait fini la première tasse, il s'est avéré que Mária n'était ni sa mère ni une tante, mais une domestique qui avait été suppliée en vain de reprendre sa liberté. Et qu'elles vivaient non de leur pension de retraite, mais grâce à des colis d'Amérique, deux par mois, c'est-à-dire un pour elles et un pour les douaniers. Et que la cicatrice qui n'apparaissait pas encore sur le Rippl-Rónai datait de l'époque de la nationalisation, parce qu'elle avait eu un comportement indigne de la situation – mais j'espère que cela n'a laissé de trace que sur ma vanité. Si ma vue s'était alors dégradée à cause d'une vulgaire gifle, Mária n'aurait pas manqué de me le faire remarquer.

Moi aussi, je lui ai raconté tout ce que je pouvais, que nous étions venus de province, que ma Mère était morte et que mon Père avait été libéré récemment, qu'il était magasinier mais qu'auparavant, il avait été enseignant. Elle m'a demandé ce que je faisais, j'ai dit que j'étais lycéen, elle a dit alors que nous étions mardi, j'ai dit que je le savais.

Ah… Ce serait sûrement indiscret de vous demander ce que vous avez contre l'Éducation nationale.

Ce ne serait pas indiscret, mais je ne connais pas la réponse.

Alors c'est une énigme. Je la résoudrai pour la prochaine fois. J'espère que vous aimez les énigmes.

Seulement quand c'est nécessaire, ai-je dit.

Ce n'est pas nécessaire, rien n'est nécessaire. Mais croyez-moi, rien n'est plus passionnant que de savoir pour quelle raison

on fait les choses. Bon, je vous libère, c'est bientôt l'heure de la sieste.

Merci pour le thé.

Tout le plaisir était pour nous. Et la prochaine fois que vous serez enfermé dehors, mon cher, ne vous sentez pas obligé de rester assis dans l'escalier.

D'accord, ai-je dit, un peu interloqué.

Je sais qu'épier les gens est inhabituel de la part des aristocrates, mais que voulez-vous, la fenêtre de la cuisine donne sur les toilettes communes.

Alors la prochaine fois, je sonnerai.

Très bien. Mais vous pouvez le faire n'importe quand.

Merci.

Mária, ma chère, puis-je vous demander de raccompagner le jeune homme ?

(Kádár)

Un jour János Kádár a dit que ceux qui n'étaient pas contre nous étaient avec nous. Tout le monde fut soulagé, en fin de compte, c'étaient des paroles du Christ. Sauf qu'à partir de là, ceux qui ne montraient pas les crocs étaient involontairement avec lui. Quand j'y pense, il a exécuté tout un pays.

Donc, un jour on a appris au réveil que Kádár avait pardonné à la Hongrie, même si c'était à certaines conditions. Cinq ans après la révolution, au matin du vingt-six août, tout le monde avait enfin été pendu. Mais le fait est qu'après ça, même ceux qui s'y attendaient le moins ont bénéficié de cet amour grismilicien. Comme, par exemple, mon Père. Quelques mois plus tard, il a reçu un emploi, certes pas dans l'Éducation nationale, mais dans une bibliothèque de quartier. Il est vrai que c'était loin, à Rákos, mais au moins il ne devait plus passer ses journées au milieu de pneus de voiture, de courroies et de chambres à air destinées à des sondes de l'industrie pétrolière.

(le chanteur)

Quand j'étais enfant, un mendiant venait régulièrement chez nous. Deux ou trois fois par semaine, il se campait en bas de l'escalier de la véranda pour chanter. Des airs d'opéra. Il s'accompagnait lui-même en faisant le chef d'orchestre avec sa canne blanche. Il venait à l'heure du repas et chantait jusqu'à ce qu'on lui donne un bol de soupe.

Il portait toujours la même chemise fraîchement lavée, avec le col et les manches élimés. Cravate jaune pâle, costume. Godillots militaires. Il n'arrêtait pas avant d'avoir entendu la porte de la véranda grincer, et que ma Mère ou moi ne lui portions un bol de soupe avec un morceau de pain. Il devinait à nos pas lequel de nous deux lui apportait son déjeuner. Dieu vous bénisse madame, Dieu vous garde en bonne santé, jeune homme. Il ne s'est pas trompé une seule fois.

Il accrochait sa canne sur la rambarde de l'escalier, s'asseyait sur le banc sous le noyer, étalait la serviette sur ses genoux et posait le pain dessus. C'est comme ça qu'il déjeunait. Puis il secouait les miettes, pliait la serviette en triangle, la remettait dans sa poche et lavait la vaisselle au robinet du jardin, à côté du banc. Il rendait le bol et la cuillère toujours comme ça, lavés.

Souvent ma Mère faisait la cuisine pour lui à part, car il ne mangeait rien d'autre que du pain et de la soupe. Un jour, on avait essayé des ailes de poulet, une autre fois, du chou à la transylvaine, quelque chose qui se situait à mi-chemin entre soupe et non-soupe, mais le vieux avait dit, non merci, il ne pouvait pas manger ça. Dire que ma Mère ne le comprenait pas serait un euphémisme. Une fois, elle lui a même demandé, cher monsieur, qu'avez-vous contre les plats normaux ? Et le vieux lui a expliqué volontiers que, malheureusement, il avait une nature difficile. Que la douleur d'avoir à renoncer demain à nouveau aux plats de viande serait plus grande que le plaisir d'en avaler quelques bouchées aujourd'hui. Et ma Mère n'a pu que rapporter les ailes de poulet et faire cuire une soupe au cumin, tout

en maudissant le vieux capricieux, et c'est moi qui ai dû la lui porter dehors, car elle ne lui adressait plus la parole, Dieu vous garde en bonne santé, jeune homme.

J'ai eu beau rester assis à côté de lui plus de cent fois pendant qu'il déjeunait, il n'a jamais eu l'idée de me raconter sa vie. Il ne portait pas des lunettes noires, ses orbites n'étaient pas vides, ses iris n'étaient pas voilés de soie grise. Il avait un beau regard bleu glacé. On comprenait qu'il était aveugle à son regard perdu dans le vide.

Nous ne connaissions pas son nom. Moi, je l'appelais tonton, ma Mère et mon Père lui donnaient du monsieur. Une fois, mon Père s'était présenté, mais ils en sont restés là. András Szabad, avait-il dit, le vieux était enchanté, il avait remercié M. Szabad pour sa gentillesse, puis il s'était excusé, car il ne voulait incommoder personne avec son nom.

Il a chanté pour la dernière fois devant notre porte vers l'été cinquante-deux. Au début de l'automne, la vieille demoiselle Lórántfy a fait courir le bruit selon lequel une brigade de la Sûreté d'État avait emmené le chanteur dans la Petite Forêt et, en guise d'entraînement, l'avait pendu par les pieds et battu à mort. Car ils préparaient une manœuvre de prévention d'attentat en prévision d'une éventuelle visite du camarade premier secrétaire du Parti.

On savait pertinemment que c'était une ânerie, comme tout ce que la vieille demoiselle Lórántfy cauchemardait sur la Sûreté d'État. Non qu'on ne puisse pas cauchemarder à ce propos, loin de là, mais il y a des limites aux cauchemars. S'il s'était agi d'un curé ou d'un camarade égaré, alors bien sûr, ça aurait eu un sens de le pendre par les pieds et de le battre à mort. Mais s'il n'y a pas au moins une, une seule et unique raison qui rende logique un tabassage à mort, la seule explication possible est la folie.

Quand il y a folie, il y a chaos. Or chez nous, il n'y a pas de chaos. Et donc, rassure-toi, Anna, si les cueilleurs de champignons

ont effectivement trouvé ses godillots, et s'il a vraiment été tabassé à mort et pendu par ses pieds, ce n'était pas par la Sûreté d'État, mais par un fou. Et si c'était vraiment la Sûreté d'État, il y avait quelque chose qui nous échappait. Dans ce cas, le vieux était sûrement un ancien croix-fléchée*, ou bien c'était un comte, ou un moine, ou un ancien communiste, disait mon Père pour rassurer ma Mère, car même s'il ne supportait pas les communistes, il ne comprenait pas comment, après le fiasco qui avait soldé le règne de la terreur, la logique du nouveau régime pouvait toujours consister à terroriser tout un chacun, sans distinction.

Même sous les croix-fléchées, on pouvait savoir précisément qui devait trembler de peur. Les juifs, les communistes, les résistants. Tout le monde. Mais quand même, on pouvait savoir qui devait trembler et pourquoi. Une raison inacceptable et incompréhensible, ce n'est pas la même chose que l'absence de raison. Un régime plus dément que l'ancien est tout simplement inimaginable, Anna. Il va s'effondrer. Il ne pourra pas fonctionner, ma chérie, disait mon Père, incapable d'admettre que telle était effectivement la logique du système, jusqu'à ce qu'il apparaisse que Mlle Lórántfy avait le grade de commandant.

Semer la terreur avec ses cauchemars n'était pas la seule tâche de l'aristocrate convertie qu'était Mlle Lórántfy, elle devait aussi, en se fondant sur ses observations, donner des conseils au groupe de travail censé semer les graines des cauchemars. C'est à son initiative que tous les jours, juste au moment du dîner, une voiture s'arrêtait trois minutes sous les fenêtres du rédacteur en chef du journal local. Jusqu'à ce que le camarade Blénesi se pende. Si les camarades de la Sûreté sont assez habiles, ça se produira dans les sept à huit jours, avait-elle prédit, mais elle avait compté deux jours de trop, car János Blénesi avait déjà une idée du nouveau régime.

Ouvrir les soupiraux condamnés des sous-sols de la police, c'était aussi l'idée de la vieille demoiselle Lórántfy, pour qu'on entende

* Fascistes hongrois pendant la Seconde Guerre mondiale.

les hurlements dans la nuit. Et aussi les séances de dressage des chiens et de tir dans le pré qui jouxtait le cimetière catholique. Mais camarade Procureur général, je ne suis qu'une vieille fille, une ennemie de classe qui a étudié la psychologie à Vienne. Oui, effectivement, j'ai donné quelques petits conseils pratiques dans l'intérêt de la défense de l'État, je le reconnais. Mais comment imaginez-vous que j'aie pu faire battre à mort des mendiants ? C'est du délire, camarade Procureur. Du délire ! disait-elle lors de l'un des procès où les nouveaux camarades appliquaient les anciennes méthodes. Il est vrai qu'elle a fini par tout reconnaître, écopant de dix ans de prison. Un ingénieur agricole, un civil qui avait fait ses études à Moscou, a emménagé dans sa maison de la rue de la Liberté et a fait murer à nouveau les soupiraux de la police.

(le *zú*)

Ce n'est pas vrai que je n'aime pas les énigmes. Seulement ça m'ennuie de ne pas pouvoir les résoudre, ai-je dit à la comtesse la fois suivante.

Ce n'est pas *fair-play*, mon cher, a-t-elle dit.

Quoi ?

Que je me casse la tête des journées entières pour comprendre pourquoi notre jeune ami néglige l'instruction publique, et vous, vous m'attaquez avec la réponse.

Vous la trouvez satisfaisante ?

Je ne le dirais pas, mais c'est un bon début. Il est vrai que peu de choses rendent l'homme aussi prudent que la peur de l'échec. Heureusement, il y a diverses possibilités de l'éviter. Et, indéniablement, l'une de ces possibilités est de ne pas faire face au problème.

Je me taisais.

En tout cas, moi je privilégie une autre voie : résoudre le problème. Pour ainsi dire, chez nous, c'est une tradition familiale. Certes, cela a parfois abouti à des solutions minables.

Une solution minable reste-t-elle une solution ?

Dans la mesure où il y a eu un effort, incontestablement. Et de cette manière, l'obstacle principal, à savoir la peur de l'échec, a été vaincu.